

cent mille hommes arrachés aux bataillons prussiens, il y en a encore 400,000 sous les murs de Paris et autant éparpillés sur le sol de la France. Ils veulent entrer à Paris, ils veulent y planter leur drapeau ensanglanté. Eh! bien, qu'ils y entrent, les insensés! Ils n'en sortiront pas. Qu'ils transforment la grande cité en un fleuve de sang! Sur cette mer de sang on verra leurs cadavres confondus avec ceux de leurs ennemis. Samson jadis ébranla les colonnes du temple, et dix mille Philistins périrent avec lui sous les ruines. Eh! bien, que les Prussiens entrent dans Paris! le peuple ébranlera ses murs, bouleversera son sol, et vainqueurs et vaincus s'envelopperont dans le même tombeau.

Mais nous, que pouvons-nous faire pour notre infortunée mère-patrie?

Voyez ces milliers d'hommes gisant sur le sol ensanglanté! Entendez-vous leurs cris? ils vous demandent des secours; la France fait un appel à tous les cœurs français en faveur de ces nobles et braves enfants que la mitraille a mutilés. Que devons-nous faire, messieurs? Mais que fait l'enfant qui voit sa mère en danger, qui entend ses cris? Il vole à son secours, il se rue sur son ennemi et il fait un rempart de son corps à celle qui lui a donné le jour. Eh! bien, la France, c'est notre mère! Ce sang qui coule dans nos veines, c'est le sien! notre gloire, c'est la sienne! son drapeau, c'est le nôtre, celui qui a protégé notre berceau, qui l'a entouré de ses plis glorieux. La France vaincue... nous le serions aussi, son humiliation rejallira sur nous.

Mais que dis-je? La France est vaincue, c'est vrai, les Prussiens entrèrent dans Paris, c'est possible. Mais ce sera l'expiation et non la mort; la purification et non la destruction. La France ne périra pas... car la tuer ce serait décapiter l'humanité, la frapper au cœur, ce serait éteindre le flambeau qui l'éclaire, briser l'instrument le plus puissant des œuvres de Dieu, abattre le drapeau qui depuis huit siècles porte à travers le monde la foi et la civilisation. Pourquoi ces sympathies de la Pologne et de l'Irlande, de toutes les nations opprimées? C'est parce que la France est le refuge, la patrie de toutes les infortunées, l'espérance de tous ceux qui gémissent dans les fers de la tyrannie.

O France chérie! nous ne pouvons plus comme autrefois combattre à tes côtés, mêler notre sang à celui de tes braves soldats. Mais reçois au moins notre obole pour soulager tes infortunes, reçois nos soupirs et nos vœux pour ta délivrance. Nous avons appris à t'aimer sur les genoux de nos mères, nous avons grandi dans les souvenirs glorieux de ton histoire, mais nous t'admirons dans tes défaites comme dans tes victoires et nous croyons à ton triomphe. Tu es là, pauvre France, épuisée, baignant dans ton sang, mais tu ne mourras pas. Bientôt ton vieux drapeau, symbole de la gloire et de la grandeur, déchiré par la mitraille, tout ensanglanté, flottera victorieux dans les airs. Tes ennemis reculeront devant ce glorieux lambeau, l'univers baissera la tête en signe de respect et sur les bords du St. Laurent comme sur ceux de la Seine, on criera: Vive la France!

UN AUDITEUR.

LETTRES CACOUNIAISES.

Cacouna, le 24 sept. 1870.

A MM. les Rédacteurs de *L'Opinion Publique*,

Un Irlandais fort en langues m'assure que Cacouna est un composé de deux mots sauvages, *Cu* ou *Ka*, terre ou pays, et *Couna*, porcs-épics, pays des porcs-épics. Cette étymologie est-elle la vraie? Je l'ignore. Mais je puis dire que pendant mon séjour ici je n'ai pas eu le plaisir de voir même l'ombre d'un porc-épic. Cacouna doit sa grande vogue à un Montréalais, le Dr. Campbell, de la rue Sherbrooke. Madame Campbell était bien malade! L'art était impuissant: les voyages avaient été inutiles. Le docteur résolut de faire une petite excursion avec sa femme en bas de Québec. Il s'arrêta avec elle à Cacouna; ils y passèrent l'été et Madame Campbell revint à Montréal pleine de santé et son affectueux époux tout rayonnant de joie et de bonheur. Le bruit de cette guérison se répandit au loin et fit la fortune de Cacouna. Les Cacouniaises devraient élever une statue à ce mari modèle. Je tiens ce renseignement du Dr. Larue, qui demeurait ici en 1853, époque de ma première visite à Cacouna. Hélas! je ne l'ai pas revu cette année. Il est allé faire ce long voyage d'où l'on ne revient point. Le Dr. Larue était le type du parfait gentilhomme français: exquise délicatesse, conteur agréable, enjouement continu, ennemi de toute affectation, esprit cultivé, répertoire inépuisable d'anecdotes sur les hommes et les choses. Il est mort célibataire, âgé de plus de soixante-dix ans, je crois. Demeurer à la campagne, rester garçon et vivre jusqu'à cet âge! Est-ce possible sans avoir des moments de mortel ennui? C'est ce que redoutait probablement l'honorable juge Casault, de la Rivière-du-Loup. A peine venait-il de s'installer dans ce charmant village qu'il s'est décidé à *faire une fin*, comme on dit. Il a attendu qu'il fut juge pour se marier. M. Casault a représenté au parlement le collège électoral de Bellechasse. Ce comté fait des juges, comme Trois-Rivières fait des shériffs. Il a eu pour députés, entr'autres, feu l'honorable Morin, le juge Chabot (mort garçon) et le juge Casault. Avis à M. Fournier, le représentant actuel de Bellechasse. Il sera juge malgré son opposition au gouvernement et malgré son indépendance. Ils sont si rares les députés vraiment indépendants. On pourrait graver sur la porte du parlement ces mots: *Vous tous qui entrez ici, aban-*

donnez toute idée d'indépendance, comme le Dante avait gravé à l'entrée de son Enfer: Vous qui entrez ici, laissez de côté toute espérance.

Mais revenons à Cacouna. Beaucoup de villes auraient raison d'être jalouses du bonheur qu'il a eu cet été: visite du Prince Arthur, de Sir George Cartier, de Sir Hicks, de Sir Galt. Ces deux derniers y ont passé presque toute la belle saison. J'ai suggéré à Sir Francis de déclarer Cacouna la capitale du Canada pendant trois mois de l'année, juin, juillet et août. Cette idée lui a souri: il m'a promis d'y penser sérieusement. Les Haut-Canadiens étaient en foule ici. Il n'y a pas eu beaucoup de bals; mais nous avons eu des réunions; et sous ce rapport, je suis fier d'avoir à dire que Montréal a remporté la palme; les réunions de Lady Cartier donnaient le ton: elles étaient les plus recherchées, même pour la société anglaise.

Inutile de vous dire que c'est la classe mercantile qui a dominé ici par le nombre. Les hommes de profession en Canada ne voyagent pas beaucoup pour cause. Un célèbre avocat de Montréal m'a dit qu'une excursion à Lachine pendant les vacances est tout ce qu'il peut se permettre en fait de voyage. Je suis surpris que les avocats n'aient pas encore trouvé le moyen de voyager gratis. Il me semble que Robert Macaire l'a trouvé ce moyen, pendant le temps qu'il avait l'honneur de porter la toge et de prendre les intérêts de la veuve et de l'orphelin. Et la plupart de nos législateurs ne sont-ils pas membres de la "noble profession"?

Je ne puis quitter Cacouna sans vous parler de son curé, le vénérable Mr. Clouthier, que j'ai connu en 1853. Un village, une paroisse sans curé, c'est une famille sans chef, sans guide; c'est un marin sans pilote et sans boussole.

Qu'on fasse disparaître le prêtre dans nos campagnes qui reconcilierait? Qui consolerait? Qui guérirait les blessures du cœur? Qui soutiendrait le pauvre? qui plougerait le faible? qui recueillerait l'orphelin? ... M. Clouthier est adoré de ses paroissiens d'un amour sans bornes. Peu riche des biens de la terre, il exerce cependant l'hospitalité sur un pied qui ferait croire à de gros revenus. Pendant la saison des bains de mer, son presbytère est ouvert à tous les confrères, à ces ecclésiastiques, souvent pauvres, qui viennent ici chercher la santé; les laïques y sont aussi les bienvenus. D'ailleurs l'hospitalité du clergé canadien est proverbiale. J'en connais quelque chose. Et chez lui l'hospitalité se donne, et ne se vend jamais. Si je suis resté ici si longtemps, c'est que j'ai voulu mettre à exécution un projet que j'ai conçu pendant mon séjour à Cacouna. Je suis tout préoccupé de ce projet, tout gros de ma conception, comme disait J. G. Barthe, auteur du *"Canada reconquis par la France"*. Depuis quelque temps, et surtout depuis que nous sommes une puissance, les titres et distinctions sont en grande demande, en haute estime. Pourquoi ne pas fonder un ordre de chevalerie ici, en Canada? Je n'y vois pas de difficulté. Eh! bien, voilà le patriotique projet qui a absorbé tous mes loisirs depuis un mois. C'est un besoin qui se fait grandement sentir dans le pays. Mon ordre ne comptera que des chevaliers simplement: ils s'appelleront "Chevaliers des bains" ou "Chevaliers cacouniaises". Les statuts de l'ordre sont déjà rédigés. Je vous les communiquerai plus tard. Comme le siège des opérations de mes futurs chevaliers sera Cacouna, dans le diocèse de Mr. Routhier, j'ai soumis à l'approbation de ce monsieur une copie de ces statuts. Je me propose aussi d'avoir l'opinion du très-complaisant professeur De Angelis, de Rome, sur la veuillottité de ces statuts ou règlements. J'espère que son opinion me sera favorable, qu'elle sera sans ambages, sans équivoque, défauts ou qualités auxquels prête beaucoup la langue latine, langue dont se sert le très-érudit jurisconsulte. C'est dans cette langue aussi que la très célèbre Sybille ou prophétesse de Delphis dictait les oracles. Le roi d'Épire sur le point de commencer des hostilités avec les Romains, la consulta, sur l'issue de la bataille: elle lui répondit: *"Aio te, Æacide, Romanos vincere posses"*. Cet oracle signifiait que ce bon roi pouvait vaincre les Romains, ou que les Romains pouvaient le vaincre. Il crut que la réponse lui était favorable, il engagea la bataille, et ce furent les Romains qui la gagnèrent. Un autre roi, Crésus, je crois, aussi crédule que son confrère d'Épire, voulut pareillement savoir le résultat de la guerre qu'il allait entreprendre contre les mêmes Romains, et reçut la réponse suivante: *"Si tu traverses le fleuve,.... une grande bataille sera gagnée."* Il passa le fleuve plein de confiance et ce furent encore les Romains qui remportèrent la victoire.

Il serait bon d'éviter le style Sybillin.

La première investiture de mes chevaliers n'aura lieu que dans le mois d'août 1871, c'est-à-dire pendant la saison des bains à Cacouna. Si je me suis mis à l'œuvre avec tant d'ardeur, c'est que j'ai voulu couper l'herbe sous les pieds du gouvernement qui lui aussi a intention de fonder un ordre qui serait intitulé: *La Légion de bonheur*. Je vais de suite demander un brevet d'invention afin d'être en état de poursuivre devant la loi toute contrefaçon de mon œuvre, fruit de beaucoup de veilles et d'efforts de génie.

Vous voyez donc, messieurs, que je n'ai pas passé mon temps à m'amuser ici. Vous auriez pu, je l'avoue, avoir cette idée de moi, mais vous ne l'aurez plus, j'espère.

Veillez agréer l'expression de ma haute estime.

SIMON SERIEUX.

On mande d'Outaouais que le gouvernement Impérial a cédé au gouvernement fédéral, pour l'usage de la milice, toutes les bâtisses louées pour recevoir les soldats anglais. Le gouvernement impérial payait un loyer de \$10,000 pour ces casernes.

On assure que les Métis du Nord-Ouest, après avoir lu les proclamations du Col. Wolsely et voyant que l'amnésie ne leur arrive pas, se pourvoient d'armes et menacent de se soulever.

Sir John A. MacDonald a eu une réception splendide à Ottawa. Des adresses lui ont été présentées, et la foule l'a reconduit jusqu'à sa demeure où il s'est rendu dans un carrosse attelé de quatre chevaux.

M. G. Ménard, ancien curé de Lachenaie, est mort subitement d'une attaque d'apoplexie foudroyante, sur la place Jacques-Cartier, à Montréal, jeudi matin.

NOUVELLES EUROPÉENNES.

LA GUERRE.

Paris est assiégé mais il n'est pas encore cerné. L'investissement complet de Paris paraît d'ailleurs une impossibilité, à cause des 16 forts situés de 1 à 4 milles des murailles et qui constituent autour de la ville une circonférence de 15 lieues. Il faudrait au-delà d'un million d'hommes pour cerner la capitale de la France; aussi il est à peu près impossible que les communications de Paris et des départements soient empêchées sur tous les points.

Nous voyons dans l'histoire que les murailles de Paris ont plus de dix fois sauvé les habitants.

ENGAGEMENTS NON LOIN DE PARIS.

Affaire de Wissous

Cette affaire a été très-sanglante. Repoussés le 17 et le 18 à Juvisy et devant le fort d'Ivry, les Prussiens firent une troisième tentative le 19 pour couper le chemin de fer d'Orléans. Parvenue au village de Wissous, la colonne prussienne, forte de 30,000 hommes, a rencontré les Français, à peu près en nombre égal. La lutte a duré près de six heures. Durant le combat, les Prussiens ont reçu un renfort de 20,000 hommes, mais ils n'en furent pas moins complètement défaits. Le carnage a été terrible. Arrivés au village de Monthéry, les Prussiens ont essayé de se rallier dans le cimetière, mais ils ont de nouveau été culbutés et rejetés sur leur corps principal. Cette victoire les a forcés d'évacuer Corbeil et de se reconcentrer sur Melun.

Le résultat de cette victoire était d'assurer aux Français la ligne d'Orléans, la seule voie de communication alors ouverte entre Paris et les départements. Mais depuis, les Prussiens ont réussi à couper cette ligne.—Divers autres engagements ont eu lieu: Samedi, le 15, les Prussiens mirent en déroute plusieurs bataillons français non loin de la forêt de Brevannes. Le 16, il y eut une force escarmouche près de Vitry. Le 18, les Français furent repoussés de leurs retranchements à Betray et ont perdu 7 canons. Le 21, à Versailles, un corps de mobiles a capturé un grand nombre de Prussiens.

Beauvais via Tours, 25.—Une grande bataille, qui a duré toute la journée s'est livrée hier au nord de Paris, entre Pontoise et l'Isle Adam.

On rapporte que les paysans arrêtent les convois de provisions en arrière des Prussiens.

En Angleterre, on croit généralement que les Prussiens font des négociations avec la France simplement pour s'assurer le délai nécessaire pour la prise de Paris.

TOUL.

Bruxelles, 24.—Toul a capitulé et a été emporté d'assaut, comme on l'avait annoncé. Les conditions de la capitulation sont semblables à celles de Sedan.

STRASBOURG.

(Du Courrier des Etats-Unis.)

La défense de Strasbourg, la ville martyre, prend des proportions épiques: Strasbourg ne veut pas tomber vivante entre les mains du bourreau qui la torture, ne pouvant l'avilir. Elle pourra succomber, mais elle ne veut pas être souillée. Les dernières nouvelles sont à la fois lamentables et fortifiantes. Le canon de la place ne réplique plus aux assaillants que comme respire un agonisant, juste assez pour montrer que le dernier souffle n'est pas éteint. Uhrich, le commandant légendaire, est blessé. Qu'il meure, celui-là, la France aura un deuil spécial pour lui! Le peuple de la ville voit cet exemple et s'en inspire; il ne veut pas se rendre; il voit la pluie de fer et de feu effondrer les toits, cribler les rues, embraser les maisons et les édifices, entasser les ruines et les cadavres... n'importe! on l'appelle au scrutin et il vote pour la résistance impossible. Brave peuple! brave soldat!

MACMAHON.

L'illustre maréchal n'est pas mort. Son médecin répond de lui. Il se trouve à Boul-aux-Rois, près Sedan, prisonnier sur parole.

Un mot héroïque du maréchal MacMahon.

Pendant que ses officiers se jetaient sous les pieds de son cheval pour l'empêcher d'avancer au milieu du désastre de l'armée française: "Laissez-moi, disait-il, laissez-moi montrer à ces rois, à ces princes qui se cachent derrière leurs masses d'hommes, comment un maréchal de France sait combattre et mourir quand il ne peut plus vaincre."

Plutarque n'a rien enregistré de plus grand.

FAYRE ET BISMARCK.

Comme bien du monde s'y attendait, ces deux hommes d'état n'ont pu s'entendre. La Prusse est par trop exigeante. Immédiatement après la rupture des négociations, la proclamation suivante était adressée aux Français:

"M. Jules Favre, avant le siège de Paris, désirait voir le comte Von Bismark pour connaître les intentions de l'ennemi dont voici les déclarations:

"La Prusse désire continuer la guerre afin de la réduire et d'en faire une puissance de second ordre.

"La Prusse demande l'Alsace et la Lorraine par droit de conquête et avant de consentir à accorder un armistice, elle exigera la reddition de Strasbourg, de Toul et du Mont-Valérien.

"Paris est exaspéré et ses habitants préféreront s'envelopper sous les ruines plutôt que d'accorder d'aussi insolentes réquisitions.

"On y répondra par la violence et on se défendra jusqu'à la mort. La France accepte la lutte et compte sur ses enfants.

"(Signé).—Crémieux, Glais-Bizoin, Fourichon."

DERNIÈRES NOUVELLES DE PARIS.

Il y a beaucoup de désordres à Paris causés par des voleurs, des assassins et des émissaires de l'ennemi.

Il y a eu un grand nombre d'attaques contre des maisons privées, des hôtels, sur le Champs-de-Mars particulièrement, mais le général Trochu a adopté de nouvelles mesures très-sévères et saura sans aucun doute réprimer ces désordres. On rapporte que les caves à Paris se louent 2,000 francs comme lieux de refuge en cas de bombardement.

LA GUERRE CIVILE.

Londres, 25.—Les Prussiens rapportent que des hauteurs qui commandent Paris, ils ont pu voir que dans les rues on se battait et que l'on faisait usage du canon et de la carabine.

Des nouvelles reçues à Chartres, essaient de discréditer ce rapport, mais des dépêches reçues postérieurement de Bru-